BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF
RECOMMANDÉ AUX FAMILLES — VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE
Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

# Chronique Régionale

## EN LOUISIANE

Amite City, 8 oct. — Quatre prisonniers qui étaient détenus dans la prison de la paroisse de Tangipahoa, se sont échappés, après avoir enlevé au gardien son revolver et ses clefs. Ce fait est arrivé mardi matin vers neuf heures. Le député shérif Huey se mit immédiatement à la poursuite des fugitifs, vidant son revolver sur eux à plusieurs reprises, mais sans réussir à les atteindre. L'alarme ayant été donnée des citoyens se joignirent au shérif, et on croit qu'à cette heure ils sont cernés près d'Amite où on espère les capturer d'un moment à l'autre.

Donaldsonville, 8 oct. — Le maire Behrman de la Nouvelle-Orléans, arrivera ce matin à 9 heures 15 par train spécial, et sera reçu à la gare par les élèves de l'école supérieure ayant à leur tête leurs professeurs. A 9 h. 15 un défilé aura lieu avec le maire Behrman en tête et se rendra aux fair grounds, où aura lieu l'ouverture de la foire annuelle de la "South Louisiana Fair Association" par M. Behrman. Des discours seront prononcés par les notabilités de la ville. Les maisons de commerce seront fermées de 9 à 11 heures pour permettre aux employés de prendre part à la cérémonie. L'exposition des produits sera magnifique, la foire comptant sur un grand nombre d'exposants et de participants.

Plaquemine, 8 oct. — La cour de district présidée par le juge Schiwng, a rendu les verdicts de culpabilité suivants: Andrew Martin, Mexicain: Batt Allen, Ada Jackson, couleur, tentative d'assassinat; Anna Collins, couleur, coups et blessures.

La Texas et Pacific Railway Company a commencé les travaux pour la construction d'un hangar à la gare pour mettre le public à l'abri de la pluie.

Shreveport, 8 oct. — Les taxes pour l'année prochaine sera de ½ mill en moins que l'année qui vient de finir.

Mansfield, 8 oct. — Mardi dernier, en cour criminelle, les frères Robert et Jack Jordan ont été reconnus coupables de meurtre de Tom Russell. Les Jordans sont deux jeunes nègres, et le verdict qui a été prononcé contre eux, entraine la peine de mort.

## LEURS DEPOUILLES.

La retraite précipitée de l'armée allemande devant nos troupes a eu pour résultat, outre la capture de prisonniers nombreux, l'abandon d'un matériel de guerre considérable. Depuis deux jours, plus de vingt-cinq trains chargés de ces dépouilles de l'ennemi sont arrivés par la ligne de l'Est ou la ligne du Nord.

Il y a là de nombreux canons ramassés sur le champ de bataille ou glorieusement conquis, les armes à la main, des affûts; des caissons, des fourgons d'artillerie automobiles chargés de munitions. On y trouve des camions automobiles servant à l'intendance et au ravitaillement, aujourd'hui remplis d'armes, de casques, d'effets d'équipement de toute nature entassés par monceaux. Un de ces trains, enfin, apportait à Paris trois aéroplanes, dont l'un, du type "Taube," est troué de projectiles nombreux.

On estime que, depuis la semaine dernière, nos prises de guerre comportent plus de soixante canons, trente mitrailleuses et quarante fourgons automobiles. Il est impossible d'évaluer encore, même approximativement, la quantité des munitions enlevées à l'ennemi. C'est dans les établissements militaires de Vincennes que le gouvernement de Paris a résolu, jusqu'à nouvel ordre, de centraliser ces trophées.

# Dans le Charnier

Comment décrire ? Quels mots prendre ?... Tout à l'heure nous avons traversé Meaux, encore figé dans l'immobilité et le silence, Meaux, avec ses bateaux-lavoirs coulés dans la Marne et son pont détruit; puis nous avons pris la route de Soissons et gravi la côte qui nous élevait sur le plateau du nord... Et alors, subitement, comme si un rideau de théâtre s'était levé devant nous, le champ de bataille nous est apparu dans toute son horreur...

Des cadavres allemands, ici, au bord de la route, là, dans les ravins et les champs; des cadavres noirâtres, verdâtres, décomposés, autour desquels, sous le soleil de septembre, bourdonnent des essaims de mouches; des cadavres d'hommes qui ont gardé des poses étranges, les genoux pliés en l'air ou le bras appuyé au calus de la tranchée; des cadavres de chevaux, plus douloureux encore que des cadavres d'hommes, avec des entrailles répandues sur le sol; des cadavres qu'on recouvre de chaux ou de paille, de terre ou de table, et qu'on calcine où qu'on enterre... Un odeur effroyable, une odeur de charnier, monte de toute cette pourriture. Elle nous prend à la gorge, et pendant quatre heures elle ne nous abandonnera pas. Au moment où je trace ces lignes, je la sens encore éparse autour de moi, qui me fait chavirer le cœur. En vain, le vent soufflant en rafales sur la plaine s'efforçait-il de balayer tout cela: il arrivait à chasser les tourbillons de fumée qui s'élevaient de tous ces tas brûlants, mais il n'arrivait pas à chasser l'odeur de la mort.

"Champ de bataille", ai-je dit plus haut. Non, pas champ de bataille, mais champ de carnage. Car les cadavres, ce n'est rien. En ce moment, j'ai déjà oublié leurs centaines de figures grimaçantes et leurs attitudes contorsionnées. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est la ruine des choses, c'est le saccage abommable des chaumières, c'est le pillage sacrilège des maisons. Cela, c'est la marque de fabrique de la "culture germanique" et cela suffit à déshonorer une race pour des siècles.

Voici d'humbles villages, Penchard, Chambry, Marcilly, Etrepilly, où la horde a passé. Et comme il n'y avait plus un habitant, comme il ne restait pas d'hommes à égorger, de femmes à violer, d'enfants à fusiller, la horde a assouvi sa rage sur les meubles, sur les portes, sur les pauvres objets familiers où chacun de nous met un peu de son âme et qu'on avait dû abandonner.

J'arrive à Etrepilly en même temps que les zouaves, et tandis qu'ils enterrent pieusement ceux de leurs camarades tombés à l'entrée du village, je pénètre seul dans les ruines. Il y avait là une cinquantaine de maisons, mais pas une seule n'est intacte. Celles-ci ont été crevées par des obus, et ce sont les moins à plaindre; le projectile est entré par le toit et est descendu jusque dans la cave; il a fait un trou, et par ce trou tout le mobilier d'en haut est tombé en bas. Ça, c'est la guerre, et il n'y a rien à dire. Mais ces autres maisons, qui ont été épargnées par la rafale de feu, ne l'ont pas été par la soldatesque du kaiser, et les barbares y ont apposé leur griffe. Tout a été sorti des demeures et jeté aux quatre vents: voici un portrait d'aïeule qu'on a arraché de son cadre et piétiné voici une baignoire de petit enfant qu'on a mise dans le jardin et où ils ont déposé leurs immondices; voici les chaises cassées à coups de bottes et les armoires éventrées; voici une jolie table en acajou transportée en pleins champs, à cinq cents mètres du village, et brisée en deux; voici un vieux fauteuil en damas rouge, avec oreillettes, où la grand'mère s'asseyait sans doute le voir, au coin du feu, et qu'on a lacéré à coups de couteau; voici du linge mêlé avec de la boue et un voile blanc de première communiante souillé de déjections; voici... Non, j'arrête. Car le tremblement de colère qui me prit en contemplant cela me secoue à nouveau et m'empêche d'écrire.

Un vieillard errait parmi les décombres. Il venait de rentrer dans le village dévasté et il me dit simplement:

— Je les avais vus en 1870. Ils étaient venus ici, mais ils n'avaient pas fait cela. Ce sont des sauvages.

Expédiez vos PACANES à
L. DARRING & FILS, Ltd.
Rues Poydras et Tchoupitoulas
NOUVELLE-ORLÉANS, LNE.
Etablie en 1878
oct 6 9 11

Une femme aussi était là. Elle était revenue, l'heure d'avant, avec le vieillard. Elle se tenait sur le pas de sa maison saccagée, éventrée, où des draps pendaient en loques à la fenêtre. Elle me vit passer et voulut parler. Mais la voix resta clouée dans sa gorge. Et les bras étendus, en croix, elle put articuler seulement dans un sanglot:

— Voilà!.. voilà!...

Vincy-Manœuvre est un autre village, situé en bordure du département de l'Oise. Il brûlait encore quand j'y entrai. Sur le côté du hameau il devait y avoir une grande usine ou une fabrique. De cette fabrique ou de cette usine, il ne restait que la carcasse de fer, tandis que les décombres achevaient de fumer et donnaient encore quelques flammes. Là aussi, chaque maison a été détruite et pillée. Il n'y a que l'église restée debout et, sur le clocher, le coq d'or qui se profile vers le ciel paraît hérissé d'horreur. Des bouteilles, à Vincy-Manœuvre, jonchent partout le sol. Il y a des bouteilles dans la rue, sur la route, dans les champs. Les bouteilles jalonnent le chemin de retraite des hordes vaincues. J'en ai compté près de deux cents le long d'une tranchée où une batterie allemande était restée en position. Elles gisaient là pêle-mêle avec autant d'obus encore chargés. La panique avait dû s'emparer soudain des canonniers; ils n'avaient pas eu le temps d'emporter leurs obus et ils les avaient laissés là, mais ils avaient pris le temps de vider les bouteilles. Absinthe, eau-de-vie rhum, champagne, vin, tout a été bu et les étiquettes voisinent les unes à côté des autres. Des brutes alcooliques et sanguinaires, des bêtes pillardes et nauséabondes, voilà tout ce qui s'est abattu sur le pays, tout ce qui a passé sur lui. Des ruines, des cendres, du sang, de l'ordure, voilà tout ce qui sera resté derrière la tourbe germanique.

A quelques centaines de mètres de Vincy-Manœuvre, j'avise une ferme perdue dans d'immenses champs de betteraves. Elle paraît avoir été épargnée et je dirige mes pas vers elle, enjambant les cadavres d'hommes ou de chevaux, escaladant les tranchées, contournant les trous creusés par les obus. Et tout d'un coup, quelle n'est pas ma surprise! Là, devant moi, dans un sentier, je vois venir deux soldats allemands, accompagnés du fermier. Ils l'arrêtent à six pas, font le salut militaire et me montrent du doigt le brassard blanc marqué de la croix rouge qu'ils portent au bras. Le fermier est un Suisse-Allemand lui ne parle que fort mal le français. Il me faut donc entamer le dialogue en germain.

— D'où venez-vous et que faites-vous ici ?

— Nous venons de cette ferme où nous sommes depuis quatre jours et où nous soignons deux de nos camarades blessés. Nous n'avons vu encore aucun officier ni aucun soldat français et nous ignorons ce que nous devons faire. Nous voudrions aller au village situé là-bas (ils me montrent un hameau à deux ou trois kilomètres), où nous avons laissé un major et cent cinquante-trois blessés.

— C'est bien, vous allez me suivre.

Dociles, les deux infirmiers emboîtent le pas derrière moi. Ils m'expliquent que l'hécatombe des leurs a été grande ici et que la fuite a été précipitée. Force a donc été de laisser tous les blessés dans les villages. Ces blessés appartiennent tous au 11me régiment d'infanterie prussienne, qui a été à demi anéanti.

Nous marchons. De temps à autres, les infirmiers sollicitent la permission de s'arrêter près d'un cadavre. Rapidement, avec des ciseaux, ils coupent la tunique grise et fouillent dans la poitrine du mort pour chercher sa médaille d'identité. Quand le cadavre est celui d'un infirmier, ils demandent l'autorisation de prendre dans ses cartouchières les fioles de médicaments qui y sont restées intactes.

Nous arrivons au village désigné par mes prisonniers. C'est le village de Plessis-Placy, situé presque en bordure de la route nationale de Soissons. Il y a là, en effet, cent cinquante ou deux cents blessés allemands, entassés dans quatre ou cinq maisons et gardés par une section de zouaves qui vient d'arriver il y a une demi-heure. Le major, prévenu de mon approche, se tient devant la maison principale. C'est un aide-major de deuxième classe, portant sur la patte de l'épaule les deux étoiles traditionnelles. Il a des lunettes d'or, une figure en longueur comme Hansi aime à nous les représenter dans ses albums et parle correctement le français. Il affecte même de ne pas vouloir répondre aux questions que je lui pose dans sa langue.

— Montrez-moi vos blessés, lui dis-je.

Il me conduit immédiatement dans chaque pièce, m'explique la blessure de chaque homme. Quelques-uns souffrent et gémissent lamentablement. D'autres, en voyant un uniforme d'officier français, essayent de se dresser et de saluer.

L'aide-major me demande:

— Quand on viendra prendre tous mes blessés pour les évacuer sur Meaux ou sur un autre endroit, croyez-vous qu'il me sera permis de les accompagner pour continuer à leur donner mes soins ?

— Je ne sais, fis-je. Mais il y a une chose, monsieur, dont vous pouvez être certain: c'est que tout ce qui sera le plus conforme à l'humanité, mes chefs le feront... A votre tour, suivez-moi et venez voir.

Je l'emmène dehors, sur le pas de la porte, et du doigt je lui montre les pauvres maisons du village ruinées, saccagées, pulvérisées comme les demeures de toute la région, avec les meubles gisant dans la boue ou dans le fumier.

— Tenez, lui dis-je regardez... Voilà ce que les vôtres ont fait.

L'officier allemand est devenu très pâle, puis très rouge, et il me répond:

— C'est triste, mais c'est la guerre.

— Non, ne pus-je m'empêcher de dire, ce n'est pas la guerre. C'est la barbarie, et c'est abominable.

A quelques pas de nous, des zouaves étaient assis à côté des blessés allemands: ils leur versaient dans leurs propres "quarts" un peu de cordial ou leur donnaient à fumer leur dernière cigarette. Un d'eux avait même pris, doucement et fraternellement, de sa main gauche, la tête d'un blessé pour la soutenir, et, de sa main droite, avec des précautions infinies, il lui donnait à boire. Je montrai encore cela à l'aide-major et je lui dis:

— Ça, c'est la guerre... Du moins, c'est là guerre telle que nous la comprenons.

Cette fois, il ne me répondit rien.

Sur le plateau de Meaux, la nuit peu à peu descendait. Le vent était tombé. Dans le silence lugubre de la nature, on n'entendait plus qu'au loin de grondement du canon qui tonnait sans répit dans la direction du nord. Le soleil, un soleil de sang, projetait ses derniers rayons rougeâtres sur le spectacle de mort. Le long de la grand'route une automobile passa. Elle roulait doucement. Une figure se profila à la vitre: c'était celle de Mgr. Marbeau, évêque de Meaux, qui regagnait sa ville silencieuse. De temps à autre, seulement, le prélat levait sa dextre et l'abaissait. Il bénissait le charnier...

Mais moi, soldat, moi, homme, il me parut que le geste du divin pardon ne pouvait aller jusqu'à absoudre tous les crimes étalés là à nos pieds, jusqu'à effacer le geste désespéré de la femme sanglotante sur les ruines d'Etrepilly et qui criait vers le ciel:

— Voilà!... voilà!...

—o—

## AMUSEMENTS

Orpheum
Phone Main 332
PRIX Matinées, 2:15...10 à 50c Soirées, 8:15.....10 à 75c
MATINÉES TOUS LES JOURS
JACK WILSON
Assisté par Franklyn Batie.
MR. AND MRS. DOUGLAS CRANE
Ellnore et Williams.
Kajiyama.
McConnell et Simpson.
James H. Cullen.
Tango Chief.
Orpheum Travel Weekly.
Orpheum Concert Orchestra.

## Stratégistes en chambre.

Nous nous amusions hier, de rencontrer dans les "Lettres persanes" la description de ce type. Le revoici:

Dans toutes les réunions, et les dieux me pardonnent, dans tous les repas, il se trouve des gens qui règlent la marche des armées (en Macédoine), qui savent en quels lieux on doit camper, de quelles positions il est bon de s'emparer, à quelle époque et par quel défilé il y a moyen de pénétrer, comment on transportera les vivres par terre ou par mer, les circonstances où il faut prendre l'offensive, celles où il vaut mieux rester inactif. Et non seulement ils tracent le plan à suivre, mais tout ce qui n'a pas été exécuté suivant leur idée, ils en font un crime au consul et s'érigent presque en tribunal pour le juger.

Ce n'est pas que je prétende que les généraux n'aient pas besin de conseils, mais il faut que ces conseils soient donnés par des hommes ayant la pratique des choses militaires, qui soient sur les lieux, à portée de voir l'ennemi, les occasions et qui pour ainsi dire, embarqués sur le même vaisseau, partagent les mêmes dangers. Mais si l'on juge le repos de la ville préférable aux fatigues de la guerre, qu'on n'ait pas la prétention de tenir le gouvernail en restant sur le rivage.

La capitale offre assez de sujets de conversations: bornez à ce domaine votre bavardage et sachez qu'il nous suffit des conseils que nous prendrons dans le camp même.

Qui parle ainsi?

Paul-Emile, avant son départ pour la guerre de Macédoine, 168 ans avant Jésus-Christ!

Et c'est de Tite-Live que ces lignes sont tirées.

LE MASQUE DE FER.

LIGNE DE L'EXPOSITION 1915
SOUTHERN PACIFIC SUNSET ROUTE
EXCURSION
—À—
HOUMA
Dimanche 11 Octobre
$1.50 Aller et Retour
Départ de l'embarcadère du Ferry rue Esplanade 7:00 A. M., Alger, 7:30; Gretna, 7:40
Pour informations et billets s'adresser au
Bureau Central des Billets
227 RUE ST. CHARLES
TÉLÉPHONE MAIN 4027
oct 4 6 9

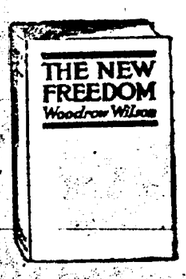
Pavage et travaux de toute confiance à l'épreuve des rats
WALTER KARCHER
933 Rue N. Rendon — Hemlock 1316
23 sept—1m—mer-ven-dim

The N. O. Bee Publishing Co., Ltd.
323 Chartres Street — NEW ORLEANS
SPÉCIALITÉ DE
TRAVAUX EN FRANÇAIS
TRADUCTIONS EN
Français, Anglais, Espagnol, Italien, Allemand et Hollandais

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lots de la rue du Canal. 2ème District.

F. A. BRUNET
IMPORTATEUR DIRECT
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER
313 — RUE ROYALE — 313
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.
La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nlle-Orléans.
Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence
Les ordres de la campagne sont sollicités.
PHONE MAIN 4360.

CHARBONS
PITTSBURG ANTHRACITE ALABAMA QUALITÉ QUEEN
COKE POUR GAZ ET FONDERIE
W. G. COYLE & CO., Inc.
337 RUE CARONDELET
PHONE MAIN 2126

The New Freedom
(LA NOUVELLE LIBERTÉ)
Par son Ex. WOODROW WILSON
Président des Etats-Unis
Ce livre vous apprendra à connaître l'homme vrai qu'est votre Président
3ème Grande Édition, Net $1.00
EN VENTE CHEZ
Adrien Rémond
232 RUE BOURBON 232
EN VILLE
Doubleday, Page & Co.,
GAR DEN CITY, N. Y.



L'ABEILLE L'ABEILLE L'ABEILLE L'ABEILLE L'ABEILLE L'ABEILLE L'ABEILLE
L'Abeille Bourdonne Constamment
¶ Dans les meilleures demeures Françaises de la Nouvelle Orléans et de ses environs.
¶ Ce journal convient à mille acheteurs qui ne peuvent être approchés par un autre moyen.
¶ Téléphonez 3487 Main et demandez que notre "ad man" aille vous voir.